
MARSEILLE

Des solidarités anciennes... au brassage culturel

Emile Temime

Marseille a accueilli de manière successive, à partir du XVII^e siècle, trois vagues migratoires principales: les Italiens, les Arméniens et les Africains du Nord. Malgré les spécificités socio-culturelles de chacune et l'attachement puissant de certaines de ces communautés, notamment les Arméniens, à leurs traditions, la ville a toujours su absorber les nouveaux arrivants sans heurts, en faisant montre d'une grande tolérance notamment en ce qui concerne les cultes. Mais la mosaïque marseillaise n'a jamais donné lieu à un véritable métissage. Les minorités intégrées sont restées fortement structurées autour de leurs références respectives et les difficultés que traverse aujourd'hui la conjoncture économique fait naître des exclusions qui risquent d'aggraver les antagonismes.

Il est difficile apparemment de lire les épisodes successifs de son histoire et les différentes composantes de sa population dans l'architecture de Marseille. De la vieille ville, il ne reste guère de monuments. Les façades alignées au sud du Lacydon rappellent encore le vieil "Arsenal des Galères"; mais le canal, qui le bordait jusqu'aux années 1920, a disparu. Les bâtiments les plus prestigieux, l'abbaye de Saint-Victor ou l'hôpital de la Charité, sont des blocs erratiques dressés au milieu des immeubles récents et des maisons basses, qui les cernent et parfois les cachent à l'observateur peu attentif¹. Comme souvent dans ces ports méditerranéens dont l'histoire se compte en millénaires, il faut fouiller le sol pour retrouver les traces d'une existence ancienne.

Les peuples qui sont venus s'établir sur ces rivages ont montré peu de souci d'en conserver le souvenir. Point stratégique au croisement des grandes routes maritimes, ce port a d'abord été un lieu de rencontre, un enjeu âprement disputé entre les hommes qui s'y côtoient et qui s'y affrontent. Les "Catalans" l'ont incendié au XV^e siècle. Au XVII^e, Louis

XIV a fait abattre les murailles qui en défendaient l'entrée vers l'intérieur des terres. Les quartiers proches du Vieux-Port, que des urbanistes marseillais avaient déjà voulu raser au milieu du XIX^e, ont été en partie détruits en 1943 par l'armée allemande. Les démolitions incessantes, qui ont touché les espaces situés entre le bassin de la Joliette et la gare Saint-Charles, ont laissé pendant des décennies d'immenses terrains vagues en plein cœur de la ville. Le côté quelque peu hétéroclite des constructions modernes, les oppositions récentes entre les grandes "cités" construites souvent "à la va-vite" dans les dernières décennies et ce qui reste de l'ancienne zone rurale, villages, bastides et campagnes, qui occupaient une place essentielle dans le paysage marseillais, témoignent assurément d'une transformation hâtive, mais ne reflètent en aucune manière la diversité des populations et des cultures qui caractérisent pourtant depuis toujours la cité phocéenne.

"Nos ancêtres les Italiens"

Les lignes de partage entre les hommes, depuis bien longtemps, n'ont pas été tracées en fonction de l'appartenance à tel ou tel groupe national ou religieux, mais de clivages sociaux ou professionnels qui se sont accentués de façon significative à l'époque contemporaine. Que ces clivages sociaux, dans une ville où les apports extérieurs se renouvellent constamment au cours des siècles, recourent parfois des clivages d'une autre nature, que des solidarités bien naturelles aient regroupé, à tel ou tel moment, à l'intérieur de la cité de nouveaux arrivants proches par l'origine et par la langue, cela ne fait aucun doute. Encore aujourd'hui, le visiteur pressé, qui débarque sur la colline Saint-Charles du train ou de l'autocar qui l'a pris en charge à sa descente d'avion, a l'impression, en passant près de la Porte d'Aix, de se trouver dans une ville en partie maghrébine. C'est que la migration nord-africaine, relativement récente et généralement peu fortunée, a partiellement recouvert et effacé, dans ce coin du centre-ville aux immeubles souvent dégradés, les traces laissées par les occupants précédents. Que l'on veuille bien s'attarder dans les rues, on distinguera, à côté des restaurants tunisiens ou des cafés algériens, des bazars s'adressant à une clientèle "arabe", des boutiques arméniennes ou libanaises; on passera d'une ancienne église catholique à des lieux de culte juifs ou musulmans, tout proches les uns des autres. Signes évidents, même s'ils sont souvent fragiles et fugitifs, d'une coexistence ancienne, née de l'installation des vagues migratoires successives qui ont marqué la ville de leur empreinte, mais dont les particularismes s'effacent souvent avec les années.

On a pratiquement perdu la trace des premiers étrangers venus de la mer, marins et pêcheurs catalans ou ligures qui se sont regroupés autour

du Vieux-Port dès les XVII^e et XVIII^e siècles, et qui ont joué dans la ville un rôle non négligeable. Les premiers ont été dénoncés comme des concurrents déloyaux, et forcés, pour la plupart, de quitter Marseille à l'extrême-fin du XVIII^e³. Le nom donné à l'anse et au quartier voisin "des Catalans" rappelle pourtant leur présence, aisément explicable par les relations traditionnelles de port à port, qui reprendront naturellement après la Révolution. Le souvenir est tenace des balancelles majorquines ou valenciennes qui venaient décharger sur les quais, près de la Mairie, leurs cargaisons d'agrumes tout au long du XIX^e siècle. "*Lou bastimen vèn de Maiorco - Erné d'arange un cargamen*", chantait Mistral en 1876⁴. La colonie espagnole n'était pas alors numériquement considérable; mais elle jouait déjà un rôle important autour du marché des Capucins, là où s'étaient installés durablement quelques négociants en fruits et légumes qui profitaient largement de ce trafic. Les relations commerciales ont maintenu pendant des générations des liens étroits avec le pays d'origine. S'établir à Marseille, pour certains, même, y faire fortune, ne signifie pas une assimilation totale aux coutumes françaises, encore moins une francisation rapide. Un Figueroa ou un Guerrero, riches industriels phocéens, restent pourtant de parfaits Espagnols⁵. La grande migration économique et politique du XX^e siècle, qui amène sur le Vieux-Port, en dépit des interdits⁶, un contingent ibérique plus nombreux et plus varié que par le passé, la plupart du temps d'origine très modeste (certains vivent dans la plus extrême misère), ne modifie pas cette attitude. Entre 1936 et 1939, au moment de la Guerre Civile espagnole, l'engagement politique dans la colonie ibérique sera particulièrement fort à Marseille en faveur de l'un ou l'autre camp⁷. La diffusion des journaux de langue espagnole, le nombre des tracts ou des affiches rédigés à cette date à la fois en français et en espagnol, en témoignent. Parfois, ils sont trilingues, ce qui nous rappelle évidemment la présence majoritaire d'une immigration transalpine sans doute de beaucoup la plus forte et la plus ancienne de toutes.

Marseille a été naturellement marquée par cette présence italienne (au début du XX^e siècle, près d'un habitant sur cinq est italien!⁸), et elle en garde encore aujourd'hui des traits caractéristiques, même si cette population a diminué dans d'énormes proportions, et si les Marseillais ont souvent oublié des origines transalpines qui remontent à quatre ou cinq générations, parfois plus. Il suffit de parcourir les listes de recensement, de relever les noms de famille et les lieux de naissance des habitants dans tel ou tel quartier⁹ pour se rendre compte du poids de cette migration dans l'histoire de la ville. Mais cette première approche ne permet pas d'en saisir les indispensables nuances. Car, si elle a été massive, elle ne peut être perçue ni dans le temps, ni dans l'espace comme un bloc homogène.

Piémontais et Ligures forment l'essentiel d'une première vague, qui se prolonge jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Il arrive alors que l'on

confonde dans le langage courant Italiens et Piémontais. Ce sont en effet les montagnards du Piémont qui composent l'essentiel des cohortes ouvrières utilisées sur les grands chantiers du XIXe siècle, et plus tard dans les usines marseillaises, main-d'oeuvre dure à la tâche et prête à accepter les travaux les plus pénibles. Ce sont eux aussi que l'on emploie dans les fermes, encore nombreuses sur le territoire de la commune. Ils sont partout, logés dans des baraquements de fortune ou dans les meublés des quartiers ouvriers, travailleurs sans qualification particulière, mais très disciplinés, avec des solidarités élémentaires: ils parlent le même dialecte, s'aident à l'embauche, partagent les mêmes logements souvent rudimentaires. Malgré tout, ils restent disséminés à travers la ville et ne disposent le plus souvent que d'un mince réseau associatif.

Les Ligures sont moins nombreux, mais plus spécialisés, travaillant sur le port, marins, pêcheurs, "partisanes"¹⁰, porteurs — ou porteiris (le terme est couramment employé pour qualifier les femmes d'origine "génoise" qui font ce métier). Mieux regroupés (à proximité du port), ils sont aussi plus visibles, à la fois plus respectés et plus durement attaqués. Le terme de "bachin", employé le plus souvent de façon méprisante à leur égard, est encore utilisé couramment à la fin du XIXe siècle pour désigner tous les Italiens.

La grande vague "napolitaine" de la fin du XIXe va submerger la minorité génoise implantée depuis longtemps dans le quartier du Vieux-Port. Venant de la mer et travaillant sur la mer (pêcheurs et poissonnières, marins, dockers...), les Napolitains se regroupent dans un premier temps dans la vieille ville, à proximité du port; ils s'entassent dans des logements anciens, déjà partiellement dégradés, ils y reconstituent une société qui a ses propres valeurs, notamment familiales et religieuses, ses propres règles, ses coutumes et ses plaisirs. Pauvreté ou tradition (le quartier Saint-Jean n'est-il pas un "petit Naples"?), on y vit dans la rue, on s'y étale bruyamment; on y crie son commerce et on y chante ces "couplets traînants, quasi psalmodiés"¹¹, qui viennent du fond des âges. Les liens clientélistes, qui se tissent à Marseille à cette époque, sont ici particulièrement forts. Ils répondent aux besoins de l'embauche et aux nécessités quotidiennes, mais servent aussi à justifier de multiples trafics (solidarités étroites et anciennes, basées sur des échanges de services, qui s'apparentent sans jamais se confondre avec celles de la migration corse, installée tout à côté, dans le quartier du Panier).¹²

Solidarités ouvrières et assimilation

L'extension du port, les difficultés économiques, les destructions de la guerre (la Seconde Guerre mondiale bien entendu) ont précipité une évolution inéluctable. Le "Vieux Quartier" a perdu depuis 1960 une bonne partie de sa population. Les activités portuaires ont rapidement décliné. Mais l'empreinte corse ou "napolitaine" n'a pas entièrement disparu. Processions et fêtes votives se déroulent encore autour de l'église Saint-Laurent ou du clocher "des Accoules", rappelant cette présence encore vivante des Corses et des Italiens, qui ont fait pendant des décennies la vie du "Panier".

Ailleurs, les traces sont sans doute plus difficiles à déceler. "L'invasion italienne" a pourtant largement marqué les quartiers "Nord"; elle a été très vite dénoncée par les chroniqueurs marseillais: "*Il y a des coins, dit Horace Bertin en 1888, qui sont presque entièrement italiens*"¹³. Mais, s'ils occupent des immeubles, voire des rues entières, à la Belle-de-Mai, à Saint-André ou à Saint-Henri, on ne peut absolument pas parler de "ghetto". D'abord parce qu'il n'y a pas d'unité dans cette population; les dialectes se mêlent et se répondent, piémontais, sarde et toscan font écho aux accents venus du Mezzogiorno. Sur le chantier et dans l'usine, les Italiens se trouvent souvent à côté de travailleurs français, et, plus tard, d'autres immigrants, Espagnols, Grecs ou Arméniens. Ils finissent tous par s'exprimer, plus ou moins dans cet autre dialecte, que l'on dit "marseillais" et qu'il ne faut pas confondre tout à fait avec le "provençal". Quand s'opère un regroupement familial, les enfants de toutes origines, qui se retrouvent sur les bancs de l'école apprendront d'autant plus facilement à s'exprimer en français.

Ainsi s'opère progressivement une réelle assimilation, qui se traduit sur les chantiers par une défense des intérêts ouvriers commune aux Français et aux Italiens. Les vagues de naturalisation qui se produisent dans les années trente ou au lendemain de la Libération, dans les années 1945-46 doivent sans doute beaucoup aux circonstances. Elles témoignent aussi, malgré tout, d'une parfaite intégration (pour une fois, le mot nous paraît convenir) des Italiens installés à Marseille depuis de longues années, et qui partagent déjà avec le reste de la population marseillaise les réactions de méfiance à l'égard de nouveaux arrivants, soupçonnés de concurrence déloyale et souvent regardés comme indésirables¹⁴.

Il convient de s'attarder un instant sur l'établissement de la communauté arménienne, pas seulement parce qu'elle est devenue, en quelques années (à partir de 1923), une des composantes essentielles de la population marseillaise, mais aussi parce qu'elle semble avoir gardé

une cohésion étonnante, parce qu'elle ne cesse d'affirmer, encore aujourd'hui, à la troisième ou à la quatrième génération, une fidélité à ses origines qui peut paraître étonnante¹⁵. Il faut pourtant rappeler les disparités et même les antagonismes qui divisent cette population, et qui subsistent longtemps après son installation en France: divergences religieuses entre catholiques, protestants (église évangélique) et membres de l'église apostolique arménienne¹⁶; divergences politiques, parfois très violentes, qui prolongent sur le territoire français des rivalités anciennes. Il faut aussi souligner, contrairement aux idées reçues¹⁷, que la majorité des Arméniens arrivés à Marseille ont été fort mal reçus et qu'ils ont connu le sort commun aux immigrés sans ressources, qui viennent s'installer dans cette ville, instabilité et fragilité, précarité de l'emploi sur le port ou comme journaliers dans les usines. Si cette immigration a un comportement différent de celui des Italiens ou des Espagnols qui l'ont précédée, la raison doit en être trouvée dans les conditions particulières qui l'ont provoquée: il s'agit d'un refuge politique massif, qui concerne en quelques mois plusieurs dizaines de milliers de personnes, venues souvent par familles entières, de personnes qui ont déjà connu la misère et l'exode, et qui n'ont guère, à leur arrivée à Marseille, de moyens de subsistance¹⁸.

Leur condition même d'exilés politiques sans possibilité de retour dans leur pays d'origine (le terme d'apatride, qui leur est appliqué, date de cette époque), leur installation, dans un premier temps dans des camps de transit ou dans les meublés du centre-ville, le sentiment, largement justifié, d'être rejetés, méprisés et souvent exploités, provoquent un incontestable renforcement des solidarités, que traduisent l'importance exceptionnelle du mouvement associatif, les indispensables manifestations d'entraide qu'il génère, et surtout le regroupement de cette communauté dans un certain nombre de quartiers du centre et de la périphérie, où elle pourra s'installer durablement, au prix, il est vrai, de nombreux et douloureux sacrifices.

Le rôle de la famille "élargie" est sans doute primordial dans ces pratiques de solidarité; mais il faut aussi souligner l'action des associations compatriotiques, le développement des cultuelles (chaque quartier arménien a sa chapelle, administrée par son "éphorie"), la permanence des écoles arméniennes qui maintiennent un enseignement dans la langue d'origine, au moins au niveau de la "deuxième génération". Autant de manifestations d'une culture vivante, soigneusement entretenue pendant plusieurs décennies, même si une évolution bien naturelle conduit parfois à un oubli des traditions, presque toujours à une modification des comportements les plus élémentaires (à commencer par le comportement démographique). Là encore, le temps a fait son œuvre. Les "quartiers arméniens", Beaumont, Les Grands Pins, Saint-Antoine, n'abritent plus aujourd'hui qu'une petite minorité, souvent vieillissante, de la population arménienne de Marseille.

Les magasins anciens subsistent quelque peu au cœur de la ville, dans le quartier Belsunce; mais leurs propriétaires n'y habitent plus depuis longtemps. Reste le sentiment très fort d'appartenance à une communauté, qui se traduit notamment par la forte participation aux cérémonies de commémoration du "génocide" de 1915¹⁹. Mais dans quelle mesure une cérémonie commémorative est-elle représentative d'une culture vivante?

La troisième grande vague migratoire (après les Italiens et les Arméniens) est représentée par les populations issues d'Afrique du Nord. Il est difficile d'en évaluer exactement l'importance; ce qui est certain, c'est qu'elle a modifié considérablement la structure de la population marseillaise²⁰. On s'attardera plus longuement sur les "travailleurs coloniaux", surtout ceux d'origine algérienne, que le patronat marseillais a commencé à recruter dès les premières années du XXe siècle. Mais c'est incontestablement la guerre de 1914 qui a accéléré le processus, et installé, notamment dans le quartier de la Porte d'Aix, plusieurs milliers d'Algériens, employés sur le port ou dans les entreprises locales, parfois simplement en transit avant de gagner un lieu d'embauche plus durable en d'autres points du territoire français. Travailleurs isolés, souvent réquisitionnés au début dans les campagnes kabyles, ils sont sans doute plus fragiles que d'autres. Plus que d'autres, ils sentent la nécessité de se regrouper, ne bénéficiant guère de l'appui d'un réseau associatif reconnu. Employés comme journaliers dans les usines et surtout dans le bâtiment, ils ne disposent que de moyens financiers très insuffisants pour vivre dans des conditions décentes et ils cherchent à se loger et à se nourrir au meilleur marché possible.

Après la Deuxième Guerre mondiale, lorsque le recrutement s'accélère en Algérie et que s'amorce timidement dans les Bouches-du-Rhône un regroupement familial, l'intervention de l'Etat (ou, plus généralement, des autorités administratives) en leur faveur ne fera que renforcer leur isolement dans la cité. La mise en place de foyers "pour travailleurs musulmans", la construction des premières cités "évolutives" dans les quartiers Nord (qui ne sont pas exclusivement réservées aux Nord-Africains, mais qui aideront encore à leur regroupement dans des conditions précaires) vont dans le même sens²¹. Les clivages se maintiennent ensuite en raison de l'aggravation du chômage à Marseille, qui touche lourdement les habitants des cités défavorisées, recrutés en partie parmi les minorités d'origine nord-africaines. D'où les rejets, les oppositions établies un peu facilement entre les minorités anciennement installées et d'autres, plus récentes qui seraient moins assimilables à la culture dominante, l'Islam constituant, aux yeux de certains, une barrière importante et difficilement franchissable.

Tolérance marseillaise

L'importance incontestable de la population désignée comme musulmane à Marseille vaut que l'on s'attarde sur la place particulière des différents cultes dans cette ville et sur leur mode de coexistence dans la cité. Il serait sans doute vain de tenter une quantification de l'appartenance à telle ou telle communauté et d'essayer de mesurer la réalité de la pratique religieuse. L'assistance aux cérémonies n'a pas la même signification dans les différentes religions. Le mariage religieux, le baptême ou la circoncision peuvent avoir un sens qu'il ne faut assurément pas exagérer. On est de toute façon, pour mesurer l'influence d'une église dans la cité, obligé de se référer à des indices visibles, à commencer par l'existence des lieux de culte. Mais jusqu'à quel point cela est-il exact à Marseille?

Existence ou coexistence? La présence même des édifices représentatifs des différentes religions est surtout significative du degré d'acceptation des minorités et d'une certaine forme de tolérance à leur égard. A commencer par la diversité des églises chrétiennes... N'oublions pas que, jusqu'à la Révolution de 1789, Marseille, ville catholique, refuse en principe la présence des hérétiques et des schismatiques, des Protestants et des Orthodoxes entre autres. Il faut attendre l'année 1825 pour que soit inauguré, rue Grignan, le premier temple protestant. A la fin de la Restauration, il n'existe pas encore officiellement d'église orthodoxe, bien que le culte en soit célébré discrètement. Célébré tout de même, et c'est là sans doute un des secrets de la tolérance marseillaise, à la fois à l'égard de certains immigrants et des cultes qu'ils pratiquent.

Des années auparavant, alors que le protestantisme n'avait pas encore droit de cité à Marseille, les étrangers, Suisses en particulier, qui adhéraient à la Réforme, pouvaient très ouvertement enterrer leurs morts dans un enclos qui leur avait été concédé à cet effet. Et l'on sait qu'en dépit des interdits, ils pouvaient également célébrer leur culte, comme l'atteste un document de 1771: "*Les diverses nations que le commerce attire à Marseille y ont introduit un mélange de religions qui peut dégénérer en tolérance... (sic) Les Protestants ont élevé des temples.*"²² (...) [Ils] *professent publiquement leur religion*".²³ La protestation ne peut qu'être vaine. Les esprits avaient déjà largement évolué à Marseille comme dans le reste de la France. Mais, surtout, Suisses, Allemands, Scandinaves et autres zélés du culte réformé représentaient de grands intérêts pour le commerce phocéén. L'intransigeance religieuse se concilie mal avec les nécessités matérielles. La présence utile des négociants grecs établis dans la ville

dans la première moitié du XIXe siècle, parfois catholiques de "rite grec", parfois aussi orthodoxes, rappelle également l'étonnante tolérance des Marseillais envers ces gens venus de la Méditerranée orientale, Grecs, Egyptiens, "Levantins", qui ont beaucoup apporté à la fortune de la cité et au développement du port.

L'immigration acceptée (ou tolérée) suppose donc que l'on ferme les yeux sur la pratique des cultes minoritaires, même s'ils ne sont pas publiquement reconnus. La présence admise d'une forte communauté religieuse se traduit, tôt ou tard, par l'ouverture d'un temple, qui officialise cette présence. Les synagogues, auxquelles faisait également allusion le texte de 1771 cité plus haut, qui dénonçait vigoureusement la présence des Juifs dans la ville, n'étaient assurément à cette date que des lieux de culte clandestins pour une minorité réputée étrangère par sa seule adhésion au judaïsme. La Révolution légalisera cette présence. Les Juifs disposeront désormais d'un cimetière, et bientôt d'un temple (installé rue Grignan, comme le temple protestant) et même d'une école primaire. La communauté juive de Marseille se développera librement au cours du XIXe siècle, bénéficiant d'apports étrangers, venus essentiellement du monde méditerranéen, donc à prédominance sépharade. Le rôle joué, là encore, par des négociants ou des intermédiaires de tout poil, indispensables pour la bonne marche du commerce marseillais, assure à cette petite communauté — ils sont tout de même 2 500 environ dans les années 1860 — une parfaite intégration dans la cité phocéenne. Sans doute n'est-elle pas à l'abri des manifestations antisémites, qui marquent la fin du XIXe siècle et la première partie du XXe. Les actes de violence restent pourtant rares et isolés. La tradition de tolérance religieuse l'emporte une fois de plus. A la limite, on pourrait parler d'indifférence à l'égard de cultes très minoritaires, très nombreux dans la ville, mais finalement assez peu visibles.

Le XXe est pourtant marqué par de sensibles modifications dans ce domaine. Juifs et Musulmans se comptent, depuis 1960 à Marseille, par dizaines de milliers. La décolonisation, l'arrivée massive des "rapatriés" d'Afrique du Nord (et parmi eux d'une importante communauté israélite), et l'accélération simultanée de l'immigration maghrébine (en provenance des trois pays du Maghreb), mais aussi (avec un certain décalage dans le temps) de l'immigration en provenance de l'Afrique noire — et notamment d'une importante minorité comorienne — ont singulièrement modifié les équilibres anciens. Les espaces consacrés aux cultes juif ou musulman se sont multipliés, en respectant assez curieusement cette habitude de discrétion qui caractérise la tradition marseillaise en matière de religion. Le grand public connaît la Synagogue de la rue Breteuil (qui a remplacé celle de la rue Grignan depuis le Second Empire). Il constate l'existence très visible de petits

groupes juifs "orthodoxes". Il ignore généralement les autres lieux de culte ou les centres culturels israélites.

La "querelle de la Mosquée" est encore plus significative de l'état d'esprit local. Au départ, le projet est à l'initiative d'un petit groupe d'individus qui se disent représentatifs de la communauté islamique, et qui sont appuyés par les autorités administratives. Et cela se conçoit aisément. La construction d'un édifice ouvert à l'ensemble de la communauté musulmane supposerait un accord entre les partenaires intéressés, un lieu symbolique et visible de l'unité islamique et de la reconnaissance officielle de la religion musulmane dans la cité. Mais l'accord est bien difficile à trouver entre des groupes musulmans divisés sur bien des points (y compris sur la date de début du Ramadan). Et l'édification d'une grande mosquée est vite contestée par une partie de la population non musulmane, qui admet bien volontiers les lieux de culte islamiques, à la condition (tradition oblige) qu'ils ne s'étalent pas au grand jour. La religion musulmane est tolérée, mais elle n'a pas reçu encore cette reconnaissance officielle que lui apporte par ailleurs l'appartenance de certains de ses représentants à une organisation, "Marseille Espérance", parrainée par la municipalité, et destinée à maintenir dans la ville un dialogue "entre les communautés".

Le dialogue entre les églises, la confrontation intellectuelle entre les différentes minorités présentes à Marseille, c'est sans doute ce qu'il y a de plus facile à réaliser, même si l'écoute en est limitée. Les efforts réalisés dans ce domaine par les radios communautaires sont incontestables. Une radio catholique²⁴ offre ainsi un temps d'antenne à d'autres communautés vivant à Marseille, notamment à une équipe arménienne. Mais d'une part les fidèles de toutes origines ne peuvent se confondre avec l'ensemble des minorités issues de l'immigration. D'autre part, on peut se demander si les références religieuses ne cachent pas souvent une adhésion à d'autres valeurs, moins faciles à afficher. Le "retour" au judaïsme s'accompagne souvent d'une sympathie non déguisée pour Israël. La référence islamique cache parfois une hostilité à un monde inhospitalier et dur pour celui qui se sent exclu par nature ou par naissance. Revendiquer une identité perdue ou lointaine en affirmant une appartenance religieuse, c'est aussi parfois une manière de protester contre des inégalités sociales ou des mépris mal dissimulés.

L'originalité de la mosaïque marseillaise ne réside pas dans un dialogue interculturel qui n'existe que rarement et ne concerne que des minorités dans les minorités. Elle réside dans la "cohabitation" froide, et parfois tendue, entre des gens qui ont représenté ou représentent encore des intérêts communs. Les vieux habitants du Panier voient défiler avec méfiance de nouveaux venus, Comoriens, Vietnamiens ou "Arabes", qui tentent de trouver leur place dans un quartier au destin mal défini. Les commerçants de Belsunce, Juifs ou Musulmans, dont les magasins se

touchent, s'adressent à des clientèles de même nature. Que vienne un événement grave, comme l'a été la Guerre du Golfe, les prises de position sont souvent antagonistes; le "dialogue" n'est guère possible. Mais il ne se produit pas ici, ni d'ailleurs en aucun point de la ville, le moindre affrontement brutal. Peu important les motivations de cette paix civile. L'essentiel est sans doute qu'elle existe et qu'elle se maintienne en dépit des événements extérieurs.

La réalité marseillaise est complexe. La ville est, par nature, un lieu de passage et de rencontre, aujourd'hui comme hier, et le ralentissement du trafic maritime n'y a pas changé grand chose. Elle sait bien d'ailleurs que, s'il n'en était plus ainsi, elle y perdrait un peu de son âme, et beaucoup de ses activités. Chaque fois que la ville s'est repliée sur elle-même, elle a abandonné une part de sa richesse. Les migrations viennent la recouvrir en une succession de flux et de reflux; les vagues qu'elles apportent ne laissent parfois que des traces superficielles. Parfois, les hommes s'y fixent plus durablement, s'accrochant à la fois à cette ville-refuge, mais vivant encore dans un ailleurs qu'ils n'ont pas tout à fait abandonné. Ils ressentent toujours, dans un premier temps, le besoin de se "retrouver" entre eux. L'immigration, en soi, est une rupture, à la limite une trahison. A Marseille, les réseaux de toutes sortes constitués à l'intérieur de la cité, les relations maintenues avec le monde méditerranéen dont sont originaires la plupart des immigrés donnent parfois l'impression que cette rupture n'est pas encore tout à fait consommée. Quitter la ville, ou, plus simplement, abandonner le quartier où l'on a trouvé un premier asile auprès de ses amis et de ses compatriotes, c'est sans doute accepter une nouvelle séparation, se projeter dans un autre monde. Les liens anciens se distendent inévitablement. Les lignes de partage qui se dessinent alors dans la cité ne séparent plus nettement, sauf pour les plus récentes (qui sont aussi les plus marginalisées), les minorités immigrées du reste de la population. Les exclusions n'en sont pas moins fortes et les antagonismes n'en sont pas moins sérieux. Mais il est des moments et des espaces (le stade ou, tout récemment encore, les docks transformés en centre d'animation et de fête) où les différences tendent à s'effacer. La ville retrouve alors un peu de ce qui est dans sa nature: être à la fois un point de rencontre et d'affrontement des peuples et des cultures, et un lieu privilégié de brassage culturel.

Emile Témime

¹ Ainsi, l'hôpital de la Charité a été longtemps ignoré des Marseillais eux-mêmes, bien que situé en plein centre de la ville, entre le Vieux-Port et la Joliette.

² Le plan prévoyait purement et simplement de raser les buttes qui séparaient le Vieux-Port de la Joliette et sur lesquelles s'était édifiée la ville primitive.

³ Sur les pêcheurs catalans et les manifestations d'hostilité de la population marseillaise (nous n'hésiterons pas à parler de xénophobie) à leur égard, cf. Emile Témime et Pierre

-
- Echinard, *Migrance, Histoire des Migrations à Marseille*, vol.1, Aix en Provence, Edisud, 1989.
- ⁴ "Le bâtiment vient de Majorque - Avec son chargement d'oranges", Frédéric Mistral, *Les Iles d'Or*, 1876.
- ⁵ Sur Figueroa, cf. les recherches de Gérard Chastagnaret; les Figueroa se sont totalement réinstallés en Espagne, où ils ont joué un rôle politique de premier plan.
- ⁶ Marseille est, à plusieurs reprises, et notamment après la Guerre Civile espagnole, ville interdite pour les réfugiés politiques espagnols.
- ⁷ Cf. sur ce sujet le travail de Laurence Americi, *Marseille et la Guerre Civile espagnole*, Mémoire de maîtrise, Aix en Provence, 1988.
- ⁸ Encore ne compte-t-on pas les naturalisés déjà nombreux.
- ⁹ Nous l'avons fait systématiquement pour le recensement de 1926 dans certains quartiers (à cette date, le nombre des Italiens résidant à Marseille dépasse très certainement 110 000).
- ¹⁰ Terme employé pour qualifier les femmes qui vendent dans la rue ou sur le marché.
- ¹¹ Elzéard Rougier, *Marseille, son Vieux Port*, éd. FNAC, cop. Gérard Detaille, 1987, Marseille.
- ¹² Il existe des rues corses et des rues napolitaines à quelques mètres de distance.
- ¹³ Horace Bertin, *Les Marseillais, Mœurs et Paysages*, Paris, Lemerre, 1888.
- ¹⁴ Cf. les manifestations d'hostilité aux travailleurs kabyles recrutés avant 1914 pour remplacer dans les usines les grévistes, français ou italiens. (*Migrance*, vol. 2, Emile Temime et Renée Lopez).
- ¹⁵ Ce qui se traduit notamment par une aide efficace et par des manifestations de solidarité à l'Arménie soviétique.
- ¹⁶ Cette dernière restant de loin la plus importante.
- ¹⁷ L'importance de l'artisanat arménien (cordonniers, tailleurs, etc.), n'est pas le signe d'une quelconque aisance, mais bien au contraire de la nécessité d'entrer très jeune "dans la vie active".
- ¹⁸ Sur l'arrivée à Marseille, cf. le tome 3 de *Migrance*, Emile Temime et Marie-Françoise Attard-Maraninchi.
- ¹⁹ Cette commémoration n'est célébrée que depuis 1965...
- ²⁰ Il faut ajouter à l'arrivée progressive des "travailleurs immigrés" en provenance du Maghreb, qui s'est poursuivie (en tenant compte du regroupement familial) jusqu'à une date récente, et dont les enfants ont, pour la plupart, la nationalité française, la masse des "rapatriés", qui regroupe des "Européens" et des Juifs marocains et tunisiens, qui n'étaient pas tous de nationalité française à leur arrivée.
- ²¹ Le terme même de "cité évolutive" fait allusion aux difficultés d'adaptation que rencontreraient les travailleurs algériens en France, et qu'il conviendrait de surmonter par étapes.
- ²² Il s'agit évidemment de locaux appartenant à des particuliers.
- ²³ Texte d'août 1771, cité in *Migrance*, vol.1, *op. cit.*
- ²⁴ Il s'agit précisément de Radio Dialogue.